

tante et bien en scène, qui est à la fois tonale et rythmée, qui a le bon goût de se faire comprendre et qui ne manque pas d'une certaine verve de bon aloi. Il semble que c'est bien là ce qu'il fallait pour ouvrir une saison musicale dans ce milieu particulier, d'autant qu'au temps où nous vivons d'antipatriotisme et d'antimilitarisme, la vue du drapeau tricolore et des uniformes français que nous offre le poème n'est pas sans être agréable et sans réchauffer un peu le cœur et l'esprit, excédés de tant d'ignominies. En réalité, ces défilés et ces mouvements de troupes français, d'ailleurs réglés avec soin, ont produit le plus vif plaisir.

M^{me} Delna, accueillie à son entrée en scène par une salve d'applaudissements, a vite retrouvé son autorité sur le public, toujours charmé de sa belle voix, si généreuse, à laquelle elle a su donner, par instants, des accents pleins d'émotion, qui formaient un heureux contraste avec les éclats brillants qui mettaient en lumière sa puissance et son action vigoureuse. Son succès a été complet d'un bout à l'autre, prenant par instants toutes les proportions d'un triomphe, avec les *bis* qu'on lui infligeait et les rappels dont on l'accablait. Marion la vivandière reste bien son meilleur rôle, aussi bien comme comédienne que comme chanteuse.

La pièce est d'ailleurs très bien montée, et l'ensemble est excellent. C'est M. Devriès et M^{lle} Vauthrin, prêtés tous deux par l'Opéra-Comique, qui personnifient les deux amoureux, Georges et Jeanne, où ils se montrent à souhait agréables, faisant preuve l'un et l'autre d'heureuses qualités vocales. Le rôle de La Balafre est tenu à merveille par M. Jacquin, un ancien et excellent élève du Conservatoire, premier prix d'opéra-comique il y a vingt ans, qui n'a jamais pu se faire à Paris la place qu'il méritait, et celui du capitaine Bernard ne fait pas moins d'honneur à M. Rossel, qui y fait preuve de sérieuses qualités.

L'orchestre et les chœurs ont marché avec ensemble et fermeté sous la direction d'un chef expérimenté et qui, comme on dit, « connaît son affaire », M. Amalou, dont les états de service en province sont connus. J'ai été seulement un peu étonné de la disposition de son orchestre, qui ne me paraît pas absolument rationnelle. Placé lui-même au fond de l'orchestre, loin de la rampe, selon la coutume adoptée depuis longtemps à l'Opéra et que Taffanel a subie sans jamais l'approuver, il a devant lui les violoncelles et à sa gauche tout l'ensemble des instruments à cordes : premiers et seconds violons, altos et contrebasses, et à sa droite tous les bois et derrière eux tous les cuivres. Ce groupement massif de toutes les cordes me paraît absolument défectueux, la sonorité des premiers et des seconds violons se trouvant confondue au lieu de se détacher comme elle l'est et comme elle doit être lorsque la phalange est partagée en deux, l'une à droite, l'autre à gauche du chef. Cette observation, qui est une critique, ne m'empêche pas de rendre justice à l'habileté de M. Amalou.

En résumé, cette soirée d'inauguration a été très heureuse. Viennent maintenant quelques œuvres nouvelles, accompagnées de bonnes reprises d'œuvres classiques, et nous aurons — enfin ! — ce Théâtre-Lyrique depuis si longtemps et si vainement réclamé.

ARTHUR POUJIN.

* * *

COMÉDIE-FRANÇAISE. *L'Amour veille*, comédie en 4 actes, de MM. G. - A. de Caillavet et Robert de Flers. — NOUVEAUTÉS. *Cabotine*, pièce en 3 actes et 1 tableau, de MM. Tristan Bernard et Alfred Athis.

Elle est charmante, la comédie que MM. de Caillavet et de Flers viennent de faire représenter à la Comédie-Française, elle est même et surtout tout à fait charmante en son premier acte, qui pourrait faire une petite pièce à lui tout seul; et si, malgré les nombreux bravos du public, l'on pouvait adresser un reproche aux heureux auteurs, ce serait précisément de n'user guère que de ce charme qui leur est exceptionnellement naturel. Ils ont le vent en poupe, MM. de Flers et de Caillavet, la réussite leur sourit très régulièrement, leur esprit léger, boulevardier, mousseux et de jolie compagnie plaît infiniment, leur babillage séduit et aucun de leurs mots ne fait long feu; ils ont la plume légère et vivante, le dialogue plaisant et précis, et c'est précisément parce qu'ils ont tant de jolies qualités qu'on leur en souhaiterait d'autres encore, notamment une moins grande confiance dans la facilité qu'ils ont à travailler, la sage méfiance de la proximité, un souci plus sérieux du sujet sur lequel ils bâtissent, une sélection plus choisie des types qu'ils mettent à la scène. Et, ce faisant, leurs œuvres plairaient et vivraient non seulement par le détail, mais aussi, ce qui a bien sa petite importance, par le fond.

Ce sont là, d'ailleurs, réflexions nées de la sympathie qu'inspirent les jeunes auteurs; elles n'enlèveront rien de rien au succès de leur comédie et l'on se divertira, sans en demander davantage, aux gentilles aventures matrimoniales de l'adorable Jacqueline, qui, trompée par

son mari, entend lui rendre la pareille, mais ne peut y arriver, car elle l'aime profondément : *L'Amour veille*.

Le triomphe de la soirée a été pour M^{lle} Marie Leconte, qui a joué le rôle capital de Jacqueline avec une verve, une souplesse, une jeunesse, une émotion et une personnalité tout à fait remarquables. M. Georges Berr a, grâce à son talent très varié aussi, sauvé un assez mauvais personnage d'amoureux bête, et MM. Coquelin cadet, Grand, Paul Numa, M^{mes} Pierson, Provost, qui, fraîche échappée du Conservatoire, débutait rue Richelieu avec déjà beaucoup d'élégante désinvolture et une heureuse diction, Kolb, Lara et Fayolle ont assuré à *L'Amour veille* une interprétation d'ordre supérieur.

Aux Nouveautés, c'est une grosse bouffonnerie que cette *Cabotine*, dont le titre indique assez dans quel milieu l'action est située; si le charme de MM. de Flers et de Caillavet subjugué, l'incohérence de MM. Tristan Bernard et Alfred Athis désarme, surtout quand elle devient tout à fait folle comme dans certain tableau parodiant un drame joué sur une petite scène de petite sous-préfecture. La complication de ces quatre tableaux est telle qu'il est assez difficile de se reconnaître dans les avatars de l'étoile de minime grandeur, Mariette, qui a épousé le comte russe Kolbassov, lequel ignore qu'il a convolé avec une théâtréuse.

Cabotine, qui a fait rire, est enlevée de verve endiablée par MM. Germain, Leubas, Girier, Colombey, Landrin, Ardot, Lauret, Gaillard, M^{mes} Gense et Rosine Maurel. M^{lle} Templey fait montre d'amabilité et M^{lle} Clairville est tout plein plaisante en un personnage de jolie petite dinde.

PAUL-ÉMILE CHEVALIER.

LA CLARTÉ

Nous allons avoir une traduction française des ouvrages théoriques de Richard Wagner. Il ne viendra certes à personne l'idée de contester l'intérêt d'une pareille publication, et l'on peut s'étonner qu'elle ne soit pas faite depuis longtemps: ce qui l'a tant retardée, c'est l'extrême difficulté d'un pareil travail, due au style inextricable de l'auteur; la lecture même, dit-on, en sera laborieuse. Loin de s'en effrayer, on s'en réjouit dans certains milieux; on espère en cette lecture pour combattre le goût de la clarté, de la belle ordonnance qui ont passé longtemps pour des qualités françaises, et qui seraient au contraire, à ce qu'il paraît, de graves défauts dont il importe de nous corriger.

Ah! la clarté! il est vrai qu'on l'a un peu trop aimée, un peu trop vantée. La clarté, c'est la santé du style; il n'est pas besoin d'en parler. Elle tenait lieu de tout, naguère; pourvu qu'on fût clair, qu'on fût net, il était permis d'être nul, plat, vulgaire même; et les plus belles choses étaient repoussées, s'il fallait faire le moindre effort pour les comprendre. Aujourd'hui, c'est le contraire; l'absence d'idées mélodiques, l'harmonie incohérente et même discordante, le désordre dans la composition, tout passe, tout est admis en musique, pourvu qu'on soit obscur et incompréhensible; je ne parle pas des autres arts, mais ils sont tous atteints de la même maladie. J'oubliais le symbolisme, brochant sur le tout, et qui excuse tout. Soyez insignifiant, ennuyeux à l'excès, cela n'a pas d'importance, pourvu que vous soyez symbolique. Montrez-nous, si vous voulez, une brave femme mettant des carottes dans son pot-au-feu, ce sera très profond: cela signifiera que la femme doit apporter de la douceur dans son intérieur, mais une douceur tempérée par une certaine fermeté...

Oui, la clarté, c'est la santé. On peut être bien portant et être un parfait imbécile, cela est certain: mais on n'en sera pas plus intelligent si l'on est malade. Or, l'incohérence, le désordre, sont les maladies de l'art. Tâchons de nous en préserver. Sachons nous ouvrir à toutes les beautés, sans oublier pour cela nos qualités naturelles: nous n'arriverions qu'à les perdre pour devenir une mauvaise contrefaçon des qualités étrangères. Voyez ce que deviennent les Japonais, quand ils veulent se mettre à l'école des arts de l'Occident!

Nous voici loin de Richard Wagner et de ses œuvres littéraires. Accueillons leur traduction avec toute la curiosité qui leur est due. Il est impossible qu'il n'y ait pas de fleurs à cueillir dans ces broussailles, de perles à pêcher dans ces eaux tumultueuses. Une seule chose m'inquiète: l'opinion que l'auteur en avait lui-même.

« C'est étrange, disait-il un jour à Frédéric Villot, quand je relis mes anciens ouvrages théoriques, il m'est impossible de les comprendre. »

Après tout, ne pas se comprendre soi-même, n'est-ce pas le dernier terme où doit aboutir le progrès dans l'incompréhensible si fort à la mode au commencement du vingtième siècle? C. SAINT-SAËNS.